

LA CRAVACHE

JOURNAL SATIRIQUE HEBDOMADAIRE

Paraissant tous les Dimanches.

Il n'est pas reçu d'abonnement ;
les lettres non affranchies seront
refusées.



Adresser les manuscrits et la
correspondance aux bureaux de
rédaction.

BUREAUX DE RÉDACTION : GRANDE RUE DE LA GUILLOTIÈRE, 28. — (Boite dans l'allée).

GOUPILLOMANIE

En vérité, en vérité je vous le dis : votre royaume n'est pas de ce monde.

Ainsi parlait Jésus, l'humble Nazaréen. C'est le cas de dire que le Fils du Charpentier, plus favorisé que saint Jean, n'a pas prêché dans le désert.

La parole divine a fructifié ; et à en croire la réception faite à notre nouveau prélat, elle s'est même bonifiée en vieillissant..... comme un vin généreux de notre belle France.

Battez tambours !... sonnez trompettes !... le successeur des Pothin et des Irénée fait son entrée dans l'antique *Lugdunum*.

Comme vous avez dû souffrir, Monseigneur, en portant la lourde « *croix..... d'honneurs* » dont on a chargé vos épaules, depuis la Mulatière jusqu'à ce Golgotha « capitoné ».... qu'on nomme le Palais primatial.

Le canon mêle aux bourdonnements des cloches le grondement cyclopéen de ses pectoraux de bronze.

Abattu par les fatigues de la veille, et l'esprit encore plongé dans les vapeurs du sommeil, j'ai machinalement tressauté à ce vacarme « poudroyant » comme au signal d'une nouvelle invasion.

Revenu de mon erreur... et à la réalité, j'ai tenu à payer mon tribut d'hommages au « *Pasteur, que le Seigneur nous envoie.* »

Je te remercie donc, ô progrès ! d'avoir permis à mes yeux profanes, de contempler cette pompeuse solennité empruntée au moyen-âge... et combien nous avons raison, hommes du dix-neuvième siècle, de railler l'écrevisse qui marche à reculons.

Surexcité probablement par les lectures impies de ma jeunesse, j'admiraï les heureuses modifications que le temps apporte à toute chose.

Je revoyais le pauvre pêcheur Bar-Jone, devenu saint Pierre, prince des Apôtres, malgré ses mains calleuses et son habit de bure. Je le comparais mentalement au puissant personnage encensé, chamarré, glorifié, sur le passage duquel la foule empressée s'agenouille ; et je convenais, à part moi, que l'humilité chrétienne est une bien belle vertu, lorsqu'elle est pratiquée par un archevêque.

Je me plaisais à évoquer idéalement les têtes ascétiques des premiers évangélistes, les faces hâves et flétries des anciens anachorètes, en opposition avec les chanoines dodus, les curés florissants et les abbés grassouilleux, qui suivaient le Primat des Gaules.

Afin de mieux « *reconnaître les siens,* » le Très-Haut versait des torrents de lumière sur la masse sombre du clergé diocésain.

La vue du Roi des roys aura sans doute baissé depuis la nuit de la Saint-Barthélemy.

Mais combien le cortège eût été plus prestigieux et plus imposant, s'il eût pu s'augmenter de l'évêque Cauchon, gratifiant Jeanne d'Arc des palmes du martyre ; de Galilée, reniant « *spontanément* » le mouvement rotatoire de la terre ; et des « *ballots* » de bienheureux que l'Inquisition expédiait en paradis, par la voie des « *auto-da-fé.* »

Comme la concurrence est l'âme du.... salut : en France, nous avons les *dragonnades*.

Ma pensée, franchissant les distances, recherchait au-delà des mers les *hardis* missionnaires, pionniers du christianisme, qui eux aussi pénétraient chez leurs ouailles... mais avec un peu moins d'apparat.

Le cérémonial observé vis-à-vis d'eux, est d'une simplicité primitive : les sauvages tatoués, peu au fait des raffinements de la civilisation, leur érigent un bûcher en guise de chaire, et hurlent autour de la victime, un chant de guerre au lieu d'actions de grâce.

Quant aux anthropophages, gens essentiellement

dévots, ils donnent aux prédicateurs leur propre estomac pour tabernacle.

Je vois encore au fond d'un rustique presbytère de village, un vieux prêtre, à la soutane jaunie et rapiécée, épelant patiemment le catéchisme à quelques bambins tapageurs et déguenillés.

Un malade se tord dans les convulsions de l'agonie : aussitôt le vénérable bonhomme enfourche son bidet impotent, et sans *dais*, sans *escorte*, à travers les sentiers perdus semés de fondrières, il va porter au moribond la consolation de sa parole simple, touchante et convaincue.

Quelle différence, ô sublime Crucifié ! avec la splendeur des vanités mondaines, qui ont accueilli ton « *représentant* » ; et par quel prodige inouï la cruelle couronne d'épines, qui ensanglantait ton front pâle, s'est-elle changée en la mitre d'or qui étincelle sur sa tête?...

La Montagne des Oliviers et les Stations douloureuses, sont heureusement remplacées par un fastueux palais archiépiscopal et par la pompe des réceptions solennelles, qui courbent sous la « *Crosse* » les grands et les puissants de la terre.

Le joyeux carillon des cloches, les psaumes et les cantiques, se sont avantageusement substitués aux vociférations du peuple condamnant le *Juste*, pour absoudre *Barrabas*.

D'innombrables troncs, suspendus comme de grosses araignées aux parois des églises, sucent patiemment la rançon du « *Captif,* » qui *git sur la paille humide du... Vatican.* »

L'étable de Bethléem, depuis longtemps perfectionnée, voit s'élever à sa place de superbes basiliques, de merveilleuses cathédrales, qui projettent vers le ciel leurs flèches orgueilleuses... munies cependant d'un paratonnerre.

Il est vrai, que si la foudre est domptée, Franklin

FEUILLETON DE LA CRAVACHE

LES VOYOUS DE LYON

Grand roman contemporain inédit

PAR J.-M. GUBIAN

X

La Chanteuse voilée

(SUITE.)

C'était aux courses du Havre. Mélanie, en toilette de bon goût, — une fois n'est pas coutume, — attirait les regards des turistes et des badauds, montée en amazone sur un cheval de race. Malgré son habileté en équitation elle ne put maîtriser sa monture, effrayée par un guidon. La bête s'élança, ventre à terre, dans la direction du talus de la digue. Arrivé là, l'animal, rendu fou par les cris d'angoisse de vingt mille poitrines, escalada le talus et d'un bond franchit la digue au bas de laquelle il roula, la tête fracassée.

Mélanie fut relevée dans un état pitoyable. On la croyait morte, elle n'était qu'évanouie. Mais elle avait la jambe droite brisée en plusieurs endroits et de nombreuses meurtrissures à la tête. Personne ne pouvant indiquer sa demeure, elle fut transportée à l'hospice. Pendant cinq mois d'atroces souffrances, elle ne put quitter le lit. Quand elle se leva, elle était estropiée sans espoir de guérison.

Pendant son séjour à l'hospice, elle avait vainement écrit à Bérard. Ne recevant de lui ni lettre ni argent, elle avait vendu sa toilette à vil prix pour se procurer quelques adoucissements, et n'avait gardé que la somme strictement nécessaire pour faire le voyage de Lyon et se vêtir le plus simplement possible.

Elle s'arrêta à Chalon-sur-Saône pour y voir une parente. Mélanie ne la trouva point et s'embarqua le même jour sur le vapeur *le Parisien* en partance pour Lyon.

Ce fut dans un accoutrement d'ouvrière, la tête couverte d'un bonnet linge, pâle et décharnée, s'appuyant sur un bâton, que Mélanie sortit du vapeur et s'achemina péniblement à la recherche de Bérard. Elle pouvait sans crainte parcourir les rues de Lyon. Personne, dans cette femme, courbée par la souffrance et vieillie de dix ans par les tortures morales, n'aurait reconnu celle qui, il n'y avait pas six mois, étalait, dans le demi-monde lyonnais, les toilettes tapageuses et les parures de mille écus.

Mélanie arriva enfin dans la rue d'Enghien. C'était là qu'elle habitait jadis. Elle avait fait meubler somptueusement l'entresol du n° 47 dont Bérard avait, bien entendu, la libre entrée. De noirs pressentiments, une vague inquiétude la firent rétrograder au moment où elle allait arriver devant la maison. Elle entra chez un épicier, qui servait au canon sur le comptoir, et demanda un verre de vin.

La femme du digne *épicier*, — comme dit Guignol, — trônait à la banque et paraissait douée d'une de ces langues qui n'ont de rivaux que dans les loges de portières. Sans faire semblant de rien, elle lorgna Mélanie de la cheville au chignon en lui disant : « Vous paraissez fatiguée ? ma p'tite dame. »

— Effectivement, je ne suis pas très-bien.

— Oh ! la santé, voyez-vous, c'est un trésor. C'est ce que je dis tous les jours à mon homme. Il se tue de travailler comme

si nous étions dans la gêne. Ah ! le nigaud ! maintenant que nous avons fait notre nid, il n'a pas besoin de tant se tracasser. Ceux qui ne voudront pas de l'héritage déchireront le testament. N'est-ce pas vrai.

— Certainement, Madame, répondit l'ex-belle de nuit, interloquée par ce moulin à paroles. Puis elle demanda : « Y a-t-il longtemps que vous habitez ce quartier ? »

— Il y aura douze ans à la Saint-Joseph, qui est la fête de mon homme. L'année passée, quand je lui l'ai souhaitée, il m'a assez grondée. Je lui avais acheté une montre à la mode. Je ne voulais plus qu'il *portasse* sa bassinoire à répétition, qui lui vient de son arrière-grand-père. Ah ! si Joseph avait su juste ce que coûtait son *cylindre*, il m'aurait fait la trogne pendant huit jours.

— Dites-moi, Madame, interrompit Mélanie, ahurie par cette avalanche de détails, savez-vous qui habite l'entre-sol de la maison qui porte le n° 47, là à côté ?

— Si je le sais ! mais certainement, mon enfant. D'abord faut vous dire que l'année passée il y restait une cateau de la haute. Il paraît que le quartier ne convenait pas à cette pimpèche, car on ne la plus revue par là. Elle a fait enlever son mobilier sans même y venir voir. Comme les déménageurs sont venus ici, boire un canon, j'ai tout entendu et je sais ce qu'il en tourne. Il paraît que la particulière a filé en Amérique avec un milord, puisqu'ils *disaient*, les *crochebines* (1), que tout le bataclan était à vendre. Ça dû faire de la monnaie, car il était chic le bibelot. Maintenant, c'est un commandant qui a pris l'appartement. Un bel homme, ma foi ! quasiment de la taille à Joseph. S'il était frisé....

— Vous dites, Madame, interrompit Mélanie toute tremblante, que ce mobilier a dû se vendre ?

(1) Crocheteurs.

n'a pas laissé d'engin qui puisse paralyser la parole amère de Jean-Jacques, répondant à l'éternel ricanelement de Voltaire...

TONY DIMBERT.

BINETTES LOCALES

UN BOUC CÉLIBATAIRE

Non loin du pont Morand s'élève un hôtel d'une architecture singulière. Le Mansard auvergnat qui a superposé les blocs de pierre de cette Babel du XIX^e siècle, ne se doutait guère qu'il édifiait une succursale de Sodôme.

Comme un premier avertissement du Seigneur, le feu céleste a même déjà visité la cheminée de cette usine de l'impureté. La plainte de ce fait mémorable ne nous a pas éclairé sur le sort de la fille d'Ève qui se trouvait présente à cette manifestation de la colère divine. Tout ce que je peux vous affirmer, c'est qu'aucune statue de sel n'orne le boudoir oriental du maître de céans.

En revanche, les tableaux les plus... réalistes éclairent de leurs feux incandescents des groupes de marbre chauffés à une température infernale. Tout ce que la Mythologie nous a transmis de plus décollé n'est que rudimentaire en comparaison des *sujets* décoratifs de cet asile du bouc célibataire.

Dame! quand on possède une fortune princière, on peut se payer des *hors-d'œuvre* et consommer une cargaison de piment. On peut aussi exercer sur sa pupille une pression suffisante pour transformer le lys en chiendent. C'est, ma foi, suivre un peu trop à la lettre la désinvolture féodale de ses ancêtres; bah! ce sont péchés de jeunesse, que le commun des roturiers doit ignorer... pour laisser la carrière libre aux tuteurs millionnaires.

N'ai-je pas dit « péchés de jeunesse? » Ah! pardon, cosmétiques à part, je dois déclarer à la face du monde des illusions, que mon héros frise tellement la cinquantaine que son soixantième lustre va bientôt s'éteindre.

Il est trapu, chauve, obèse et couperosé. Signe particulier: une verrue sous l'œil gauche et un boisseau de varices... sans compter les accessoires.

Muni de ce signalement, le lecteur pourra le reconnaître dans la rue, tout aussi bien que le plus perspicace des Pandore.

Quant à son croquis moral, heum!... c'est raide à crayonner. Ma dame Thémis n'est pas tendre du tout pour les descriptions... à l'emporte-pièce.

Je vais, en conséquence, laisser la parole au passé, et devenir un simple historien.

En l'an de grâce 1873, une jeune fille de seize ans quittait le pensionnat pour attendre sous l'orme que son tuteur voulait bien la marier.

L'orpheline était un ange d'innocence et de beauté. Les

— Mais oui. Même que c'est celui qui avait l'air de les commander qui l'a dit aux autres.

— Vous rappelez-vous sa figure?

— Non, pas positivement, mais j'ai remarqué qu'il lui manquait un doigt à la main droite.

— Merci, dit Mélanie, d'une voix étranglée par l'émotion, en franchissant le seuil de la porte.

La malheureuse était tellement suffoquée par ce qu'elle venait d'entendre, qu'elle ne put articuler d'autre parole. Elle se traîna chancelante jusqu'à la place Perrache et se laissant tomber sur un banc, elle se couvrit le visage de son mouchoir et fondit en larmes.

C'était donc bien vrai! plus d'illusion possible, Bérard avait vendu tout ce qu'elle possédait! Ainsi s'expliquait le silence qu'il avait gardé aux nombreuses lettres qu'elle lui avait adressées de l'hospice. Plus d'asile, aucune ressource!... Pour toute perspective: la faim et... la rue!...

Tout-à-coup elle se leva d'un mouvement désordonné et se dirigea du côté du Rhône. Une pensée sinistre venait d'envahir son esprit. Elle voulait en finir avec la vie!...

Arrivée au n° 30 de la rue de Condé, elle se trouva face à face avec une petite Piémontaise qui se préparait à entrer dans l'allée. L'enfant portait un violon sous le bras, et sans doute se disposait à râcler, dans la cour de cette maison, l'air de la *Belle Dijonnaise* ou quelque chose d'aussi poétique.

Il faisait déjà sombre. Malgré la brume, Mélanie reconnut sur-le-champ son ancienne *caissière*.

La petite regardait en silence, de ses grands yeux noirs, cette femme qui se soutenait à peine; mais aucun souvenir ne vint éclairer le visage bistré de la joueuse de violon. Elle resta indifférente, et, se glissant le long de la muraille, elle allait continuer

orages du cœur n'avaient jamais plissé ce front de madone. Elle aimait les fleurs, les oiseaux et... l'inconnu.

Quelle savoureuse proie pour un homme blasé sur toutes les coutures

Bientôt commença pour la pauvre existence nouvelle. Son tuteur ne la quittait plus. S'il s'absentait, la surveillance était dévolue à une vieille femme de chambre, ex-sultane du logis, dont le rôle était tracé par le maître. Pendant ces longues soirées d'hiver, la captive entendit de singulières théories. La conversation se résumait dans un seul chapitre: celui de la félicité des unions entre tuteur et pupille.

La chaste enfant, séquestrée depuis son retour du pensionnat, semblait heureuse de cette perspective. Les cadeaux les plus somptueux, les attentions les plus délicates, lui donnaient une très-haute idée des sentiments de son Cerbère. Peut-être cette alliance allait-elle se conclure, peut-être la douce victime allait-elle river une chaîne monstrueuse, lorsqu'un événement imprévu la transporta dans un monde nouveau pour elle.

Le fils d'un riche négociant de notre ville, noble de cœur et de manières, ayant vu Amandine au Parc, s'en était approché et lui avait parlé d'amour. Cette étincelle fit éclater le cœur de la jeune fille et déchira le voile d'un brillant horizon.

Le lendemain, l'aimable tuteur signifiait sa volonté à sa pupille, ainsi qu'il suit:

1° Rester dans ses appartements jusqu'à nouvel ordre.

2° Donner dans la quinzaine une réponse à sa proposition de mariage.

3° En cas de refus, retourner aux Ursulines jusqu'à sa majorité.

Amandine a refusé net.

Savez-vous ce que cet homme a fait? Il a d'abord accompli sa menace; puis il a écrit au jeune homme que l'inconduite de sa nièce l'obligeait à user de son autorité de tuteur!...

Comment trouvez-vous le procédé?

Heureusement le jeune homme n'en croit pas un traître mot, et le mariage se fera malgré le bouc célibataire. C'est justice.

CÉLESTIN DE LA GRENIVE.

LE LIVRE D'OR DU DÉVOUEMENT

J'ai sous les yeux le compte-rendu 1874-1875 de la *Compagnie Maritime mobile de Sauvetage du département du Rhône*. Ce document est de nature à modifier singulièrement l'opinion de certains détracteurs incorrigibles qui ont ici-bas le triste privilège de sacrifier à leur haine de parti pris et à leurs préjugés de coterie les institutions les plus utiles et les plus honorables.

sa route, quand Mélanie l'arrêta en lui disant d'un ton étrange: « Veux-tu me prêter ton violon? »

L'enfant recula instinctivement et serra plus fort contre sa poitrine, son *Stradivarius* de trois francs en regardant Mélanie avec frayeur.

Celle-ci reprit d'une voix douce et suppliante: « N'ait pas peur, ma fille, je ne l'abîmerai pas. Je veux jouer seulement un morceau et nous partagerons. » — « Tu verras, continua Mélanie d'un ton câlin, comme les sous vont tomber. Ta soirée sera vite faite. »

L'enfant, encouragée par ces dernières paroles, lui tendit l'instrument. Mélanie le prit d'une main fiévreuse et entra dans la cour.

Après avoir accordé, le mieux possible, ce violon disloqué et veuf de sa chanterelle, l'ex-chanteuse voilée commença un majestueux *andante* de Berlioz. La petite Piémontaise écoutait, bouche béante, ces sons filés avec un art prodigieux. Elle n'aurait jamais soupçonné son violon capable de produire une telle harmonie.

Les locataires, peu habitués à entendre des *Pifferari* de cette force, écoutaient avec ravissement. Une grêle de menue monnaie résonna sur les dalles de la cour. L'enfant ramassait sans cesse. Le morceau achevé, Mélanie sortit rapidement de la cour, entraînant l'enfant à sa suite. « Combien as-tu, à peu près? demanda-t-elle d'une voix étouffée. »

— Je vais compter.

— C'est inutile. Donne-moi quelques sous et garde le reste.

— Tenez, dit la petite en lui présentant une poignée de monnaie.

Mélanie prit cet argent et s'enfuit, en boitant, sur le quai du Rhône. Voyons, dit-elle à demi-voix, en se plaçant sous un

Ces gens-là se sont emparé de quelques lignes publiées par la *Cravache* et les ont habilement travesties pour les besoins de leur cause. Je tiens essentiellement à faire cesser une confusion qui pourrait éveiller de justes susceptibilités. Il n'est jamais entré dans ma pensée de jeter l'injure à la face des honnêtes gens, encore moins de donner ici un asile à une polémique de mauvais aloi. J'y suis d'autant moins disposé que je compte un certain nombre d'amis dans la phalange qui a pris pour devise: *sauver ou périr*. Cette devise n'est pas un vain mot car les actes de dévouement accomplis par la *Compagnie Maritime* lui font une glorieuse auréole. Je voudrais citer tous ces actes de courage, l'espace restreint dont je dispose ne me le permet pas. Cependant je fais exception en faveur de PERRAT (Antoine) dont je vois le nom à toutes les pages du compte-rendu.

Cette brochure m'apprend en outre que les diverses recettes se sont élevées en 1875, à 3,781 fr. 80 c. En ajoutant à cette somme la solde en caisse de l'année précédente on obtient le chiffre éloquent de 5,073 francs.

Il est vrai que cette somme a été presque entièrement dépensée; mais la Compagnie possède aujourd'hui un matériel de premier ordre et peut ainsi rendre d'inappréciables services dans une cité déjà si cruellement éprouvée par les inondations.

Espérons que dans l'avenir, disparaîtra cet esprit de rivalité qui n'a rien de commun avec l'émulation et que tous les sauveteurs, quel que soit leur drapeau, n'auront d'autre désir que la concorde et l'accomplissement du devoir.

J.-M. G.

LA CURIOSITÉ DES FILLES D'ÈVE

J'ai pour voisine une blonde enfant de vingt ans, sage, très-laborieuse, mais dont la curiosité égale les précieuses qualités du cœur. Dame! c'est le péché mignon du beau sexe.

Dernièrement, j'eus la visite de cette naïve jeune fille. Elle était accompagnée d'une de ses amies, à peu près de son âge, qui lui servait d'auxiliaire en diplomatie. Toutes les deux avaient je ne sais quel air malicieux qui me fit pressentir un assaut en règle à ma discrétion.

Ma voisine tira de sa poche, avec solennité, un numéro de notre journal; puis, me désignant un nom du bout de son index rose:

— Je fais une supposition; je voudrais me marier avec ce jeune garçon; comment m'y prendrais-je?

— Rien n'est plus facile, répondis-je; indiquez-moi votre âge, votre profession, votre position de fortune et vos liens de famille; alors je pourrai vous dire si ce mariage est possible.

réverbère, que je compte: deux, quatre, dix, quinze, vingt-cinq sous! Bonne affaire. A présent je vais chercher un lit et manger une soupe; demain j'agirai. Imbécile que j'étais! vouloir me détruire bêtement sans me venger!... Non, non! à nous deux, lâche voyou. Tu m'as jetée sans pitié sur le pavé. Tu ris de ce beau tour!... Patience, je te ferai bientôt pleurer, ainsi que celles qui ont hérité de mes dépouilles, qui ne t'avaient rien coûté, feignant!... Oh! oui, vengeance!... Je m'attacherai à tes pas, j'épierai tes actes et je te vendrai comme un chien que tu es!... Je n'étais pas née pour me chauffer de ce bois-là; mais tu l'as voulu. J'ai le moyen de te faire du mal, eh bien! je m'en sers!...

Le lendemain, à dix heures du matin, Mélanie entra chez le commissaire central. Que se passa-t-il entre eux? Quelles promesses furent faites à la lionne d'autrefois? Nul n'aurait pu le savoir exactement. Seulement, Mélanie, en descendant l'escalier de la permanence, murmurait d'un air joyeux: C'est toujours quarante sous d'assurés, et certes je ne les volerai pas; je ferai mon service en règle. A nous deux, Bérard!...

A partir de ce jour, les habitués des lupanars de la Guillotière virent chaque soir une marchande de crêpes venir offrir sa marchandise. Elle ne dédaignait pas de boire un verre avec les voyous et se chargeait volontiers de leurs commissions. Elle s'enivrait souvent et se faisait appeler Charloste.

C'était Mélanie qui, tombée dans cette dernière dégradation, poursuivait sa vengeance en servant la police consciencieusement.

Nous la verrons à l'œuvre.

(Reproduction interdite).

(La suite à Dimanche).

— Mais avant, je voudrais savoir s'il est joli garçon.
— Lorsque vous m'aurez répondu, je vous montrerai sa photographie.

— Est-il brun?
— Très-blond au contraire.
— Est-il grand, cause-t-il bien?
— Il est d'une taille élevée et a reçu une bonne éducation.
— Alors il faut que je me confesse à vous, avant de voir son portrait?

— C'est la condition expresse, indispensable.
Ma voisine poussa du coude son amie, toussa et se mit à me raconter une histoire supérieurement brodée, en ayant soin de dissimuler son âge et d'enfler sa dot de façon à m'éblouir séance tenante.

Dans l'exercice de notre profession, on devient rapidement physionomiste. J'avais suivi avec attention cette petite perfidie; je résolus de jouer à l'indiscret un tour de ma façon.

Lorsqu'elle eut terminé son énumération fictive, elle baissa hypocritement les yeux et me dit avec componction : « Maintenant que vous savez tout, je pourrai bien voir sa photographie? »

— Parfaitement; je vais vous la montrer.
Je passai dans mon cabinet de travail. Une idée diabolique venait de me traverser le cerveau. J'avais dans un tiroir ma propre photographie, exécutée depuis de longues années, alors que j'étais dans toute la sève de la jeunesse. Je pris ce portrait et le présentai à la jeune fille en lui disant avec aplomb : « Voici, c'est d'après nature. »

Les deux espiègles l'examinèrent avidement.
— Mais, s'écria ma voisine, le nom n'y est pas?
— Y pensez-vous? ce serait une indiscretion impardonnable.

— Oh! alors, c'est bien désagréable... je connais ce visage... et toi Florine? Voyons que je me rappelle... il ressemble à Ernest. N'est-ce pas, Monsieur, que son petit nom c'est Ernest? le nom de baptême peut bien se dire? Ernest ou Eugène, n'est-ce pas, Monsieur?

— Non, Mademoiselle, c'est Barnabé.
— Oh! quel vilain nom! Et puis, voyez donc, il n'a pas l'air comme il faut du tout... il doit être méchant... cet air sournois!... Voyez ce front... point d'intelligence... Ah! grand Dieu, je plains celle qui le prendra. Tenez, voilà votre Barnabé, je n'en veux point. Et les deux amies s'enfuirent en murmurant : Quelle horreur d'homme!...

J'avoue que j'étais vexé au dernier point de m'entendre ainsi octroyer un brevet de crétinisme. *Mea culpa*. Si ma voisine lit cet article, je serai forcé de quitter la boutique.
J.-M. GUBIAN.

SALMIGONDIS

Vendredi soir 11 août, les oies du Capitole... pardon, je veux dire du Vatican, ont donné un échantillon de leur savoir faire sous les marronniers de Bellecour. Ces Vandales à binocle ont cherché dans ce scandale un succès de tapageurs, et ils n'ont récolté que le mépris le plus froid, le plus écrasant que jamais Paillasse de foire ait empoché.

Il faut être, ma foi, bien spirituel pour organiser une farce semblable. Cela doit donner aux étrangers présents à ce charivari, une haute idée du bon goût des Lyonnais!...

Fort heureusement, je l'espère pour la dignité de la seconde ville de France, on saura laisser la honte de cette gaminerie stupide, aux échappés de Charenton, qui l'ont organisée.

Il est d'usage dans la cavalerie, lorsque les hommes conduisent les chevaux à l'abreuvoir, que les gardes d'écurie aident à suspendre les licous au râtelier.

Dernièrement, un effroyable malheur a failli jeter la consternation dans un régiment de cuirassiers. Tout le monde était au pansage et frictionnait consciencieusement sa monture. Soudain la mâle voix d'un vieux sous-officier fit tressaillir bêtes et gens :

— Voyons! tout le monde à l'abreuvoir. Attachez les licous au râtelier et les gardes d'écurie aussi!...

On frémit en songeant aux conséquences qu'aurait pu avoir l'exécution littérale de cet ordre barbare.

— Dis-donc, Clarisse, pourquoi qu'on nous appelle des femmes du demi-monde?

— C'est que nous n'avons pas de cote personnelle, ma chère.

Un bon paysan va trouver le curé de son village pour faire dire une messe destinée à l'âme de son père errante au purgatoire.

En conséquence il dépose sur la table une pièce de cinq francs.

— Jeanne, dit le curé à sa servante, va chercher une bouteille; Antoine boira bien un coup.

La vénérable topette est décoiffée, le paysan se lèche jusqu'aux oreilles.

— Comment le trouve-tu, Antoine?

— Fameux, monsieur le curé. Comment appelez-vous ce vin?

— Du Purgatoire.

— Du Purgatoire!... exclama le paysan, en remettant la pièce de cent sous dans sa poche; fameux, fameux, ce vin-là.

— Mais... que fais-tu donc? tu ne veux donc plus faire dire de messe?

— Oh! ma foi non. Puisque mon père boit d'aussi bon vin là-bas, ce serait bien un péché de le faire sortir.

Réponse d'un enfant dauphinois au catéchisme :

— D. Qui vous a créé et conservé jusqu'à présent?

— R. Lo bon Dieu et la farina jona.

— D. Pourquoi vous a-t-il créé et vous conserve-t-il?

— R. Pa plaïda, monsu lo curà.

Au Parc :

— L'apa, quel est donc cet animal qui a de si grandes cornes?

— C'est un cerf, mon ami.

L'enfant fixe un regard persistant sur le chapeau de son père.

— Que regarde-tu donc ainsi, mon garçon?

— C'est que... maman disait l'autre jour que tu courais comme un cerf... alors...

Le papa ne laissa pas achever sa progéniture, et lui coupa la parole à l'aide d'un pain au lait... destiné aux canards.

Les chaleurs sénégalienne (style du *Salut public*), qui font jubiler les Marmet et les Maderni, ont causé de grands ravages dans la moëlle épinière des petits crevés. La microscopique cervelle de ces magnifiques spécimens de la race chimpazé, vient de descendre dans leurs chaussettes.

Ils errent maintenant dans les rues, en croissant au nez des passants ébahis. Comme leur organe vocal n'a pas la puissance voulue, ils y suppléent au moyen d'un instrument très-harmonieux qu'ils font mouvoir dans la poche de leur demi-collant. Une immense pitié se dessine sur la face du public sensé, qui se demande si la folie de ces grands benêts ne nécessitera pas leur internement immédiat à l'asile de Bron.

Entre nous, je crois qu'il vaut mieux laisser ces maniaques vaguer sans muselière sur la voie publique : le ridicule se charge de leur guérison, à bref délai.

ARGUS.

LES PETITS HOMMES DE PLUTARQUE

BASILE CONCINNATOR

Le héros dont je vais esquisser les faits hauts et bas, laisse bien loin derrière lui le Tartuffe de Molière et le Basile de Beaumarchais; ceux-ci avec bien de la peine et un certain savoir ne parvenaient qu'à duper une seule famille, tandis que Concinnator qui n'est que grossier, stupide et ignare comme un cancre, est arrivé à abuser toute une ville; pour cela il s'est fait une spécialité qu'il cultive et exploite avec un merveilleux savoir-faire. La farce, l'arme, l'élément de Concinnator, c'est la calomnie. Avec lui elle est devenue plus qu'un art, plus qu'une science; je ne sais vraiment quelle serait l'expression assez forte pour déterminer ce qu'il en a su faire.

Au physique, ce Basile a une tête qui rappelle assez bien celle de l'aimable compagnon de saint Antoine; l'angle facial a environ le même développement chez les deux individus;

d'ailleurs il y a quelques années, que voulant faire connaître son faciès à ses concitoyens, et n'osant pas encore, malgré son incommensurable outrecuidance, employer la photographie, il eut l'ingénieuse idée de se faire portraiturer dans un journal illustré, et comme notre drôle pose pour un défenseur des droits des travailleurs, naturellement, à l'exemple du loup de Lafontaine, qui prenait des habits de berger, Concinnator se fit représenter avec un tablier. Voyons ses titres à se parer de ces insignes : nous le voyons d'abord au début du mouvement coopératif se faufiler dans une association d'épicerie. Là, avec un Français à rendre des points aux compatriotes de Rouher, il cherchait à prouver que de droit il devait être : président, gérant, caissier, contrôleur de la société; comme quelques-uns trouvaient que c'était trop pour un homme seul, mon ambitieux se mettait dans des fureurs bleues et s'écriait en parlant des récalcitrants : « Je les écraserai, je les aplâtrai; » et mettant en œuvre son grand moyen, il fit tant et si bien, qu'à force de calomnier il en resta quelque chose, comme disait son patron; s'étant fait quelques partisans, mais qui n'étaient pas en majorité, comme il ne parvint pas à gouverner la société à son caprice, il imagina de lui intenter un procès, et comme il était déjà assez difficile de s'organiser, ce fut le coup de grâce qu'il lui porta. Dans une seconde association où il s'immita, quelques temps après, il sut si bien tout brouiller et embrouiller qu'il la mena presque à la ruine; mais cette fois, comme on reconnut le coquin, on le chassa honteusement et la perte fut conjurée.

Bien que Concinnator se dise un féroce partisan de l'égalité, s'il abhorre les titres et les distinctions chez autrui, il ne les dédaigne pas pour lui, car ayant été un moment président du conseil des épiciers, il n'a jamais manqué depuis à se parer de ce titre; aussi ne trouverait-on pas le plus insignifiant billet ou la moindre facture où il ne signe : « Concinnator, PRÉSIDENT du conseil d'épicerie. »

Une autre de ses manies, celle-ci plus inoffensive que ses calomnies, c'est de se croire un très-important personnage; il met merveilleusement en pratique la maxime : « Fais semblant de t'estimer, on t'estimera. » Aussi rien n'est plus burlesque que de le voir gesticuler et pérorer dans une assemblée quelconque; après chaque parole, il écoute si l'écho ne lui renvoie pas ses accents, et maintes fois on l'a vu applaudir tout le premier à ses beuglements d'Auvergnat.

A force de faire semblant de s'estimer, Concinnator est arrivé à se prendre au sérieux, tout comme le *Menteur* de Corneille, qui finissait par croire ses hableries; notre homme a fini par se croire une haute valeur et importante. Aussi lorsque le roi d'Espagne, Amédée, se trouvant dans des embarras financiers avait résolu d'abdiquer, il lui adressa un message lui promettant d'ouvrir une souscription en faveur de son pays, s'il voulait y proclamer la république. Comme Concinnator n'avait pas oublié de consigner dans sa missive, qu'il était président du conseil des épiciers, le roi crut qu'il s'agissait de quelques ramifications de la compagnie des Indes dont le siège était à Lyon; mais ayant vainement consulté l'Annuaire Labaume, et n'y voyant rien de semblable, il ne sut à qui envoyer sa réponse. Il aurait fallu voir la colère du président contre le pauvre monarque.

Ce qui fit que lorsque Castelar fut nommé à la présidence de la république ibérique, il reçut une mirabolante dépêche de l'épicier, où il le félicitait de son avènement au pouvoir et l'assurance qu'il reconnaissait son gouvernement. Emilio qui comprend peu l'auvergnat, seul idiôme de Concinnator, crut que c'était un épicier qui lui offrait ses services; et, comme il voulait se ménager des intelligences en France, il envoya par retour du courrier une réponse à M. le président, où il lui annonçait que si un jour il venait habiter le pays, il lui donnerait sa pratique. Cette lettre publiée par tous les journaux de l'époque, a été un des plus beaux jours de Concinnator.

Avec un rare bonheur, il a toujours su se garder des atteintes de dame justice; bien mieux, tandis que ses associés, pour quelques irrégularités de forme se morfondaient sur les bancs de la correctionnelle et étaient envoyés à José, mons Concinnator se prélassait dans les fauteuils de la Préfecture, où il a ses grandes et petites entrées. Ses amis disent qu'il est très-adroit en ces sortes de choses; je ne suis pas éloigné de le croire, car à force de calomnier à tort et à travers, il est arrivé parfois à rendre de réels services à dame sûreté générale; ainsi que je l'ai entendu constater dans certains procès où il fut dit : « L'influence d'un tel pouvait devenir dangereuse; mais nous avons lâché Concinnator après lui, l'affaire est dans le sac. »

Bien des gens voient ces choses et les disent tout bas ; mais soit crainte, soit indifférence, on laisse aller. et le drôle triomphe toujours. Heureusement que dans l'intérêt de la morale, *la Cravache* sait enlever les masques et montrer les coquins à découvert.

Un jour quelques enfants d'une salle d'asile ayant eu l'insolence de rire de la tête de Concinnator, celui-ci jura d'en tirer une terrible vengeance; il voulait qu'on envoyât au bain les petits rieurs, leurs ascendants et collatéraux, ainsi que la directrice de l'asile. Après avoir recueilli l'avis des plus célèbres juriscultes, quand il sut qu'il n'y avait pas même lieu à une simple contravention, il s'exhala en furibondes plaintes contre la pénalité française qui n'avait pas prévu un pareil cas. Mais il crut pouvoir suppléer à cette lacune par un arrêté qu'il alla solliciter chez un préfet qui régentait alors le pays.

Or, de même que Concinnator a la monomanie de la calomnie, le préfet avait celle des arrêtés. Il avait même passé une nuit affreuse; il avait rêvé qu'il n'avait pu trouver pour le lendemain aucun prétexte, aucun sujet pour faire le moindre petit arrêté; il était dans une angoisse extrême, car lorsque le plaignant arrivait à son cabinet, il était presque neuf heures du matin, aucune idée n'était venue au malheureux préfet, qui voyait ainsi se réaliser son rêve effroyable. Dans une telle disposition d'esprit, Concinnator lui apparut comme la terre apparaît au malheureux naufragé, le salut; restait à savoir de quelle manière on libellerait la chose. Le rancuneux offensé voulait que l'arrêté enjoignit de crever les yeux à tous les petits enfants qui se trouveraient sur son chemin, ou que leurs pères et mères eussent la main droite coupée, ou que la directrice de l'asile fût enterrée vivante, comme jadis l'étaient les vestales qui avaient brûlé d'un autre feu que celui de leur chaste déesse. Après bien des tâtonnements et des recherches, il fut décidé que la directrice, qui n'en pouvait mais, serait révoquée. Donc tout fut pour le mieux: l'un eut son arrêté, et l'autre sa vengeance.

Comme boutiquier, notre gaillard a un certain flair, et n'était son imperturbable aplomb, ses ficelles seraient bien un peu grossières; mais bah! on n'y regarde pas de si près pour avaler quelques coulevres, comme disait Veillot.

Ainsi étant le principal commanditaire et bailleur de fonds d'un journal où il fait chaque jour chanter ses vertus civiques, il fait circuler des adresses pour cette feuille où il indique que c'est le seul journal qui suive les vrais principes; en conséquence, tous les bons citoyens sont invités et sommés à n'acheter que le susdit journal: boum, boum, prenez mon ours.

Par exemple, la fraternité n'est pas un vain mot pour Concinnator: chaque fois qu'un malheureux va implorer un secours, il s'empresse de lui donner le conseil de s'arranger comme il pourra.

Toutefois il ne manque jamais l'occasion de parader dans un banquet, car si par la tête il ressemble au portrait que j'ai fait en commençant cette véridique histoire, par l'abdomen il peut bien être classé parmi ces philanthropes que l'on désignait sous le nom de ventrus.

Dernièrement, dans un festin de Balthazar, il avait chargé un jeune idiot de lui casser l'encensoir sous le nez; on trouve toujours des gens de bonne volonté pour tout dire, témoin le tribun Curée, qui parla une seule fois pour démontrer, qu'à la tête d'une république, il devait y avoir un empereur.

Donc, le jeune mais inexpérimenté panégyriste, commence par dire: que Concinnator est un grand citoyen, le plus grand citoyen du monde et d'autres lieux, et comme il cherchait à développer sa proposition, le malheureux voyant tous les regards braqués sur lui, se trouble, perd la mémoire et la tête et balbutie: « Je lui ai vu prendre la Bastille. » Comment la Bastille? exclama l'auditoire. Oui, oui, y a le bastille pour la rhume, reprend l'orateur à qui la prononciation tudesque venait de faire commettre une plaisante confusion.

Avec la modestie qui le caractérise, Basile sentant qu'il devait donner, s'écrie: « *Chitoiyens, che l'aurais prije chi-che m'y étaiis trouvé.* »

Puis il tire deux sous de son gousset et les donne généreusement pour les familles des détenus.

Maintenant voulez-vous savoir pourquoi Concinnator se donne tant de mal, pourquoi il fait tant de réclames et surtout pourquoi il cultive avec frénésie la calomnie? C'est que ce gredin est dévoré d'une furieuse ambition: il aspire à être député; et comme il sent son ânerie et son égoïsme, il veut aplâtrier et écraser, selon ses expressions, tous ceux qui

par leur dévouement et leur intelligence, peuvent lui porter ombrage. Réussira-t-il? Cela se pourrait; en politique comme ailleurs la fortune est aveugle, et il n'est pas sans que vous ayez vu des crétins et des gens sans nulle valeur, ni du cœur, ni de l'intelligence, réussir, tandis que ceux qui possèdent toutes les qualités qui manquent aux premiers échouent. Pourquoi? Parce que les uns ne reculent devant aucun moyen pour si bas et ignoble qu'il soit, tandis que les seconds estiment la dignité humaine au-dessus du succès.

Quand Concinnator sera arrivé à ses fins, on connaîtra alors ce qu'il vaut; ce sera peut-être un peu tard, mais ce ne sera pas la faute de

Jacques AMYOT.

LE BON COLABRICK

Ce brave homme exerça pendant longtemp le métier de Bric à Brac.

Comme à cette profession on s'enrichit bien vite, quoique chargé d'une nombreuse famille, il avait mis de côté de quoi établir convenablement sa famille.

Il maria une de ses filles à un bon ouvrier; travailleur, infatigable; qui préféra, avec l'argent de sa jeune femme acheter le fond d'une maison.....

Le commerce était florissant, mais, par malheur fatal, Madame vint à mourir, Monsieur tombe dans la débîne, etc., bref: le père Colabrick, ne trouve rien de mieux, que de prendre la suite de sa fille ou pendant cinq ans il a su faire prospérer ses écus.

Mais voyez le contraste: à la même époque, la sœur de M^{me} Colabrick se trouvait aussi supérieure dans un autre couvent (pour de vrai celui-là).

Il faut bien dire la vérité, dans la famille ils ont tous du goût pour la communauté. (Les extrêmes se touchent).

Il y a aussi une certaine dame Robert-Macaire qui est leur cousine, ancienne maîtresse de maison et aujourd'hui dame de bienfaisance mais, nous y reviendrons un de ces jours, pour celle-ci il faut aussi un petit article soigné.

Donc, voilà notre ami Colabrick installé dans son nouveau commerce. Du coup il se trouva noble, il le disait lui-même, voici son blason:

Vaches et veaux sur le champ de cuir et gueules de grues en sautoir.

(On connaît son art héraldique, hein!)

Madame tenait le: Régler au comptoir.

Monsieur faisait la remorque ou la remonte des marchandises.

Il n'a pas toujours exercé honorablement car, je me souviens encore de certains de ses clients qui ont gardé de cuisants souvenirs de ses fournitures.

Je le rencontrai une fois en chemin de fer près Nancy, il me dit qu'il voyageait pour la broderie, j'avais compris les brodeuses, et, je ne m'étais pas trompé. Le soir, je le retrouvai à la sortie d'un magasin, enbaubinant des ouvrières pour son atelier!!!....

Pauvres jeunes filles! vous étiez à plaindre, vraiment, car à cette époque vous aviez pour salaire de 0,70 c. à 0,80 c. par jour, c'est-à-dire 15 heures de travail.

Colabrick vous offrait de l'or et des robes de soie.

Ne vous étonnez pas, lecteur!.. nous avons vu de nos yeux ces ignobles vautours jeter leur grappin sur de pauvres enfants abandonnés qui n'avaient pour défense que leur vertu contre l'affreuse misère.

Revenons à notre brave; après cinq ans d'un travail laborieux, il s'est retiré des affaires en laissant le matériel et la marchandise à Monsieur son fils.

Son inventaire fait, il a eu à lui un petit capital de deux cent mille francs.

Il a fait bâtir une magnifique maison dans un des beaux quartiers des Brotteaux; c'est là qu'il fait gémir ses locataires.

Il est membre participant aux processions, et, quand il passe devant l'église, il fait une génuflexion et un signe de croix que le diable, bon dieu!... en prendrait la fuite.

Il est de toutes les congrégations, confréries, pèlerinages, etc...

Et cela vous prêche la famille!...

C'est électeur éligible, etc.

Ah! tu me fais suer vieux bouc!

Arrière! écume de la fange.

Si ma maîtresse *la Cravache* m'y autorise.

Je veux te caresser l'échine avec le

MATRAC.

VARIÉTÉS

DE L'IDÉE DE LA PATRIE

Il est des époques où l'idée de la patrie tend à s'affaiblir dans les esprits et dans les cœurs; époques malheureuses, car il n'est guère moins nécessaire au développement moral de l'homme de s'occuper des affaires de sa patrie que de s'occuper de celles de sa famille. Ce sont deux atmosphères dans lesquelles nous avons également besoin de respirer pour nous délivrer des dangers de l'égoïsme; et aussi, de même que tous les moralistes recommandent le culte de la famille, tous recommandent pareillement celui de la patrie. Ce dernier a même cet avantage que, portant sur un objet qui ne nous est pas immédiatement sensible comme la famille, il nous apprend encore mieux à savoir nous attacher et nous dévouer à ce qui ne peut ni se voir, ni même se connaître exactement, et, par conséquent, aux deux objets suprêmes que doit se proposer toute créature raisonnable: Dieu et le monde céleste.

Il n'est donc permis à l'homme, dans aucune condition, de se considérer comme dispensé de l'obligation de s'appliquer, dans une certaine mesure, au service du pays dans le sein duquel il a plu à la Providence de le faire naître. Il y a là un devoir strict, car c'est un devoir non-seulement envers les autres, mais envers soi-même. Qui le néglige n'est pas seulement coupable au point de vue public, il l'est au point de vue de son propre intérêt. L'homme dont la vie s'est écoulée à penser habituellement aux affaires de sa patrie; à en suivre les vicissitudes dans la plénitude de son cœur et de son intelligence; à chercher tous les moyens de lier ses efforts, de près ou de loin, à quelque amélioration générale; à mettre même la main à la manœuvre avec dévouement et désintéressement dans quelque fonction, si minime qu'elle soit; en un mot, à sentir continuellement en sa qualité de citoyen; celui-là, si modeste qu'il puisse être, porte certainement en lui une âme supérieure par ce côté à celui qui n'a vécu que pour lui et pour les siens. Quelques facultés d'intelligence, de persévérance, de sensibilité qu'ait déployées ce dernier dans le cours de son existence, le premier, en déployant, outre celles-là, des facultés d'un ordre plus général, s'est nécessairement élevé plus haut et s'est accoutumé à de plus vastes horizons.

La formation et l'entretien de l'esprit civique composent donc, tout autant que la formation et l'entretien de l'esprit de famille, un des buts essentiels de la morale. L'Etat constitué le plus moralement est celui où tout le monde est intéressé aussi complètement que possible aux destinées de la patrie, et porte partout dans le courant de la vie la conscience des devoirs publics. Un pays dont les habitants tombent dans l'indifférence à l'égard des intérêts généraux est un pays qui se dégrade dans le sens moral et dont la décadence est proche. Si l'on veut qu'une nationalité ne périsse pas, il faut nécessairement réveiller avec soin toutes les âmes qui doivent en être les soutiens naturels par le mouvement de leurs pensées et la tendance de leurs actes.

Pour un certain nombre d'hommes privilégiés, soit par leurs talents, soit par la carrière dans laquelle ils sont entrés, soit par l'indépendance que leur assure leur fortune, le service de la patrie peut devenir un engagement à vie. Toute leur existence est dès lors appliquée à cet objet culminant. Ils ne connaissent point d'autre profession que de travailler aux affaires de l'Etat, et toutes leurs études y sont vouées. C'est dans de telles conditions que prennent naissance ces grands citoyens dont le nom se fait jour, et qui souvent se montrent dignes de servir de modèles à tous les autres. Il n'est pas donné à chacun de les imiter, mais chacun est appelé à recevoir de leur exemple de hautes leçons et des inspirations salutaires. Les battements de leur cœur se communiquent en quelque sorte de proche en proche, et vont ranimer l'amour de la patrie jusque dans les âmes les plus personnelles et les plus apathiques. Ils se rendent les bienfaiteurs de la société, non-seulement par ce qu'ils accomplissent directement pour son utilité, mais par les sentiments qui émanent de la contemplation de leur noble existence, et dont les siècles eux-mêmes n'arrêtent par l'empire. C'est ainsi qu'aujourd'hui encore nous nous complaisons dans les tableaux que nous a tarçés Plutarque de la vie des grands hommes de l'antiquité, et que nous y puisons, au point de vue du patriotisme, les plus salutaires enseignements. (La suite au prochain numéro.)



CORRESPONDANCE

JÉAN et VICTOR: Vous avez parfaitement trouvé le mot.

CLÉMENT NICOLAU: Passera en Variétés, dimanche prochain.

UN LECTEUR: Nous ne pouvons traiter ce sujet que si vous nous donnez des preuves signées de l'indélicatesse de cette agence de renseignements commerciaux.

M. G. et J.: Votre chronique théâtrale sent trop l'encens. *La Cravache* n'en brûle sous le nez de personne. De la critique, morbleu! Je vous l'ai déjà dit.

SAUTE-RUISSEAU: L'aventure est piquante, donnez-nous de plus longs détails. Et surtout précisez bien la chose.

R. BORISTE: Votre logogriphe est accepté. Fourbisiez votre plume pour les numéros suivants et soyez moins prodigue des *hiatus*, que j'ai du reste supprimés. Votre seconde lettre arrivée trop tard.

A. L. MAQUAIRE: Trop tard pour ce numéro. Nous répondrons dans le suivant, quoique cela ait l'air d'une réclame. Nous vous remercions d'avoir souligné une *coquille* qui nous avait échappée en correction d'épreuves.

Le Propriétaire-Gérant: F. BESSON.

Lyon. — Imprimerie BESSON et PERRELLON, Grande rue de la Guillotière, 28.

F. Besson